Comment Franck Zanu se trompe sur l'Afrique et induit son public en erreur

Eliakim M. Kambale

FF-0002 · v1 · fr · 2026-11-18

Traduction de en v1

https://contributions-ledger.org/freeforms/ff-0002/v1/fr/

Franck Zanu et son argument de prédilection, pourtant bancal

Franck Zanu est un commentateur américain né au Bénin. Il anime *Zanu Project Rethink*, une chaîne où il parle du développement de l'Afrique, de culture, de colonialisme et de questions raciales. Il revient souvent à un même argument : il demande à ses invités comment on dit « maintenance » dans une langue africaine. Lorsqu'ils ne lui donnent pas une réponse qu'il juge satisfaisante, il en déduit que le mot n'existe pas dans cette langue, que la culture ignore donc le concept et que cette absence explique en partie les difficultés de développement de l'Afrique. On retrouve ce raisonnement dans sa discussion avec deux étudiants africains et dans son entretien avec Nick Freitas. Ce texte reprend ses conclusions successives pour montrer où le raisonnement s'effondre.

Voir Zanu développer cet argument : 9:40–11:00

Erreur n° 1 : le sophisme de l'appel à l'ignorance

Quand Franck demande à un invité l'équivalent de « maintenance » dans sa langue, plusieurs présupposés séparent la réponse de la conclusion. Le premier est le suivant : si le mot existe, l'invité doit le connaître. S'il ne le connaît pas, c'est donc qu'il n'existe pas. Le raisonnement déraille déjà là. Reconnaître qu'on ne connaît pas un mot établit seulement qu'on ne le connaît pas à cet instant. Cela ne dit rien de l'ensemble du vocabulaire de la langue. C'est un cas classique d'appel à l'ignorance, ou *argumentum ad ignorantiam* : ce qu'une personne ne sait pas devient la preuve que quelque chose n'existe pas.

La réponse de l'invité peut pourtant s'expliquer de plusieurs façons. Il maîtrise peut-être imparfaitement sa langue maternelle. Il a pu être scolarisé dans une langue coloniale et y apprendre l'essentiel de son vocabulaire technique. Le terme appartient peut-être à un métier qu'il n'a jamais exercé. Il peut aussi l'avoir simplement oublié. La question de Zanu ne permet pas de départager ces possibilités. Pourtant, il traite la réponse comme si elle n'autorisait qu'une seule conclusion.

Il est également possible que la langue, dans son usage actuel, ne possède aucun équivalent exact. Même dans ce cas, son vocabulaire présent ne prouve pas que le mot n'a jamais existé. Les langues évoluent : des mots apparaissent, changent de sens, tombent en désuétude ou sont empruntés à d'autres langues. Un terme peut disparaître avec le recul du métier ou de l'activité qui lui donnait vie, notamment lorsque la transmission des savoirs entre générations est rompue. Avant de tirer d'une absence actuelle des conclusions sur ce que les locuteurs ont pu savoir par le passé, il faudrait donc étudier l'histoire de leur langue.

L'esclavage et le colonialisme offrent des explications possibles à de telles pertes. Un artisan arraché à sa communauté pouvait partir sans avoir transmis son savoir-faire. Les déplacements forcés pouvaient séparer les apprentis de leurs maîtres, tandis que les transformations de l'économie coloniale et la concurrence des produits industriels importés pouvaient fragiliser les activités qui faisaient vivre un artisanat. Si le métier déclinait, les occasions d'employer et de transmettre son vocabulaire spécialisé pouvaient se raréfier elles aussi. Les générations suivantes pouvaient ainsi n'hériter ni du savoir-faire ni des mots, alors que les deux avaient autrefois appartenu à leur communauté.

Les transformations de l'éducation pouvaient aggraver cette rupture. Un métier transmis au sein des familles ou par apprentissage suppose des contacts durables entre ceux qui apprennent et ceux qui pratiquent. Là où l'école coloniale a remplacé ou dévalorisé ces modes de transmission, les savoirs qu'ils portaient pouvaient perdre le chemin de la génération suivante. Les nouvelles écoles pouvaient n'enseigner ni le métier local ni son vocabulaire. Elles pouvaient, en revanche, former quelqu'un capable de parler couramment de sujets techniques dans une langue européenne, mais incapable d'en nommer les termes dans la sienne. Cette difficulté pouvait tenir à sa formation et aux occasions qu'il avait eues d'apprendre.

La question de Zanu laisse toute cette histoire de côté. Il rencontre une possible rupture de transmission et en fait la preuve qu'il n'y a jamais rien eu à transmettre.

Erreur n° 2 : le présupposé du déterminisme linguistique

Admettons même qu'une langue ne possède aucun mot équivalent à « maintenance » : l'étape suivante ne tient toujours pas. Zanu suppose que l'absence du mot établit celle du concept. Or un mot et un concept sont deux choses différentes. Une idée peut s'exprimer par une locution, une explication ou plusieurs termes plus précis. Ce que l'anglais regroupe sous « maintenance » peut se dire au moyen d'expressions distinctes pour préserver des outils, entretenir des bâtiments ou maintenir du matériel en état de marche. L'absence d'un terme général ne prouverait pas que ces activités, ou leur raison d'être, sont inconnues.

Cette déduction repose sur une conception forte du déterminisme linguistique : le vocabulaire dont disposent les gens fixerait les limites de ce qu'ils peuvent comprendre. Pourtant, l'échange lui-même donne des raisons d'en douter. Lorsqu'un invité propose une expression comme « prendre soin de », il essaie de décrire l'idée avec les mots qu'il possède déjà. Zanu peut

légitimement demander si cette expression rend exactement le sens qu'il a en tête. Mais la rejeter comme traduction imparfaite ne prouve pas que l'invité est incapable de comprendre la distinction. Il faudrait examiner ce qu'il comprend de l'entretien préventif, de la conservation et de la réparation. À la place, Zanu traite une question de traduction comme si elle avait déjà tranché une question de pensée.

Prenons *defenestration*, le mot anglais qui désigne le fait de jeter quelqu'un par une fenêtre. Sa traduction en mandarin est 把……抛出窗外, soit, littéralement, « jeter… par la fenêtre ». L'action est exprimée par plusieurs mots. On trouve aussi des formulations de ce type en arabe et en hindi, ainsi qu'en tagalog pour le verbe *defenestrate*. On peut comprendre l'action, la décrire ou l'accomplir sans disposer d'un mot qui lui soit exclusivement consacré. Si des locuteurs du mandarin, de l'arabe, du hindi et du tagalog peuvent comprendre l'idée de jeter quelqu'un par une fenêtre à partir d'une expression, pourquoi faudrait-il aux locuteurs africains un mot unique pour comprendre la maintenance ?

Erreur n° 3 : la généralisation hâtive

Même si Zanu avait établi qu'une langue donnée ne possédait ni le mot ni le concept, il lui resterait à justifier le passage de cette langue à tout un continent. Ses invités ne peuvent représenter toutes les langues, communautés, professions et traditions africaines. C'est une généralisation hâtive : la portée de la conclusion dépasse celle des éléments avancés pour la soutenir. Poser une question à quelques personnes ne transforme pas leurs réponses en constat sur l'Afrique.

Erreur n° 4 : la fausse causalité

À cela s'ajoute une déduction causale sans fondement. Même si l'on établissait à la fois l'absence d'un mot et un mauvais entretien des choses, leur coexistence ne prouverait pas que l'une cause l'autre. Le vocabulaire façonne-t-il la pratique ? La pratique façonne-t-elle le vocabulaire ? Ou les deux reflètent-ils d'autres circonstances ? Pour trancher, Zanu aurait besoin d'éléments qui permettent de distinguer ces possibilités. Sa question n'en apporte aucun. Pourtant, la réponse est censée expliquer le développement.

Savoir ce que signifie la maintenance, lui accorder de l'importance et la pratiquer régulièrement sont trois choses différentes. Une communauté peut comprendre l'intérêt de l'entretien préventif tout en manquant d'argent, de matériel, de personnel formé ou d'organisations capables d'en assurer la continuité. Même une négligence très répandue ne prouverait pas que le concept est inconnu. Zanu devrait distinguer un défaut de compréhension d'un défaut de mise en œuvre. Sa question de vocabulaire ne le permet pas.

Erreur n° 5 : le non sequitur

Même si toutes les affirmations précédentes étaient vraies, la conclusion selon laquelle l'Afrique ne peut pas se développer n'en découlerait toujours pas. Une lacune présente n'établit pas une incapacité définitive. Les gens peuvent acquérir des connaissances, modifier leurs pratiques et créer des institutions capables de faire durer ces changements. Les langues peuvent enrichir leur vocabulaire pour les décrire. Passer de « ce concept est absent » à « ces sociétés ne peuvent pas se développer » constitue un *non sequitur*, expression latine qui signifie « cela ne s'ensuit pas ». Pour justifier cette conclusion, Zanu devrait montrer pourquoi la lacune supposée ne pourrait jamais être comblée. Sa question sur un mot ne démontre rien de tel.

Le renouveau de l'hébreu parlé montre comment une langue peut enrichir son vocabulaire pour répondre à de nouveaux besoins. Ce processus avait commencé plusieurs décennies avant la création d'Israël. L'hébreu s'était maintenu dans les usages religieux, littéraires et savants, mais son adoption dans la vie quotidienne exigeait des mots pour les activités contemporaines. Des enseignants et des comités linguistiques ont remis d'anciens mots en circulation, donné de nouveaux sens à certains termes, créé des mots et emprunté à d'autres langues. Ils ont fourni du vocabulaire pour les mathématiques, la construction, la menuiserie et d'autres domaines. Les mots manquants représentaient un travail à accomplir. Pourquoi une lacune supposée dans une langue africaine prouverait-elle que ses locuteurs ne pourraient jamais faire de même ?

Conclusion

Franck ne voit-il pas ces erreurs, ou les reconnaît-il tout en continuant délibérément à induire son public en erreur ? Je ne saurais le dire.

Que faut-il retenir de tout cela ? Qu'une personne qui parle avec assurance peut donner une apparence de cohérence à un raisonnement bancal. Son autorité apparente fournit l'*ethos* ; l'insécurité face au passé de l'Afrique et l'incertitude sur son avenir fournissent le *pathos* ; l'enchaînement des conclusions donne l'apparence du *logos*.

Des raccourcis semblables transforment le fait que les femmes soient moins nombreuses en prison en preuve qu'elles sont moins violentes ou plus gentilles. Ils passent sous silence les torts qu'elles peuvent causer en humiliant quelqu'un, en répandant des ragots malveillants, en portant délibérément de fausses accusations ou en excluant une personne socialement. Ils transforment la violence dans un quartier noir en affirmation selon laquelle les Noirs auraient un faible QI, les succès sportifs en prédisposition génétique au seul travail physique, ou la présence d'Asiatiques en mathématiques et en ingénierie en preuve d'une supériorité raciale innée. Dans chaque cas, la conclusion va au-delà de ce que l'observation permet d'établir.

Comprendre des explications complexes demande un effort. Quand quelqu'un parvient enfin à nous donner l'impression que « tout s'explique », le soulagement peut suffire à nous faire cesser de questionner et prendre cette explication pour parole d'évangile. Dès que l'histoire paraît cohérente et confirme ce qu'on soupçonnait déjà, on risque de ne plus voir à quel point les faits

établissent peu de choses.

Référence

Eliakim M. Kambale. (2026-11-18). Comment Franck Zanu se trompe sur l'Afrique et induit son public en erreur. Freeforms, FF-0002, Version 1 (fr). https://contributions-ledger.org/freeforms/ff-0002/v1/fr/